



**HAL**  
open science

# Rapport au savoir, virtualisation du monde et confusion des espaces. Repères théoriques et cliniques

Françoise Hatchuel

## ► To cite this version:

Françoise Hatchuel. Rapport au savoir, virtualisation du monde et confusion des espaces. Repères théoriques et cliniques. Antoine Kattar. A la rencontre d'adolescent.e.s dans des environnements incertains, L'Harmattan, pp.155-169, 2018. <hal-03137015>

**HAL Id: hal-03137015**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03137015v1>**

Submitted on 10 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

in Kattar Antoine, dir.- *A la rencontre d'adolescent.e.s dans des environnements incertains. Ecoutes croisées*. Paris : l'Harmattan (collection savoir et formation, série Psychanalyse et éducation), p. 155-169.

## Rapport au savoir, virtualisation du monde et confusion des espaces. Repères théoriques et cliniques

**Françoise Hatchuel**

L'objet de ce chapitre est de réfléchir aux conséquences sur la pensée adolescente de ce que j'appelle la « virtualisation du monde » et plus précisément la perte de matérialité. Cette réflexion, appuyée sur mon intérêt ancien pour la subjectivité et le rapport au savoir des jeunes, a été déclenchée par ma rencontre avec plusieurs situations que j'évoquerai en première partie, issues non seulement de mes différentes pratiques professionnelles d'enseignante dans le secondaire puis à l'université mais aussi de rencontres personnelles avec des adolescent.e.s de mon entourage. Je fais en effet l'hypothèse que ma sensibilité propre conduit les jeunes que je côtoie à me livrer assez facilement une part des questionnements que provoque leur rencontre avec le monde. Ces situations peuvent être assez anciennes, mais je les mets aujourd'hui en perspective à partir de mes différents travaux, et notamment l'utilisation que je fais de la théorisation de Piera Aulagnier (1982/1986) sur la capacité à investir pour mieux comprendre la façon dont le sujet au travail peut mobiliser cette capacité (Hatchuel, 2012). Étayée par ailleurs par les travaux anthropologiques sur les rites de passage, cette réflexion m'a conduite à développer la notion d'anthropologisation des jeunes

(voir Hatchuel, 2010 et 2013a), en opposition à celle de socialisation. Cette distinction me sert à montrer que si, dans une société dite « traditionnelle » c'est-à-dire une société où l'autorité (au sens de Mendel 1971) reste efficiente, les jeunes s'insèrent directement à une place donnée et plus ou moins prédéfinie, dans une société hypermoderne (au sens d'Aubert, 2004) où les places se construisent et évoluent, les jeunes doivent d'abord être reconnu.e.s et se reconnaître comme sujet du groupe (ce que j'appelle « l'anthropologisation ») avant d'occuper une place sociale précise, correspondant au processus de socialisation. Enfin, j'ai également travaillé à partir de ce que je comprenais de mes propres mouvements transférentiels face aux modifications induites par les changements technologiques récents.

Mon propos consistera donc à questionner les effets de l'accélération numérique et de la perte de matérialité sur la capacité à investir, à travers notamment les changements que la virtualisation implique en matière de relation et de définition des places. Mon enjeu est toujours de considérer ce que l'environnement offre aux sujets, et plus particulièrement aux jeunes, pour faire face aux questions psychiques fondamentales qui les traversent. Je montrerai ainsi en quoi le monde virtuel est susceptible de remanier ce que j'appelle la « construction de l'adresse », ainsi que la façon dont la virtualisation du monde augmente le risque de confusion des espaces, et notamment des espaces psychiques. Ce sont des risques que l'on pourrait qualifier de « classiques », mais qui sont ici amplifiés et peut-être banalisés par les changements technologiques. Ce faisant, c'est donc aussi d'une réflexion globale sur les évolutions sociétales qu'il s'agit.

## **De quelques constats et difficultés**

### **Deux vignettes introductives**

Les deux vignettes qui suivent se situent à plusieurs années d'intervalle. Elles mettent en scène deux jeunes filles de mon entourage et interviennent dans des moments d'inquiétude,

quand les figures parentales réelles sont absentes et ne peuvent jouer leur rôle protecteur ou à un moment où elles sont elles-mêmes en danger.

Dans la première, la plus ancienne, et qui était celle qui m'avait particulièrement interpellée et donnée envie d'approfondir mes réflexions sur ces questions, je retrouve au restaurant une jeune fille de 18 ans, en compagnie de ses parents et de plusieurs autres personnes auxquelles nous sommes toutes deux liées. J'ai une assez bonne relation avec elle, aussi me raconte-t-elle comment, s'étant trompée d'heure pour le rendez-vous, elle s'était installée pour lire sur un banc où un homme était venu l'importuner. Elle avait changé de banc, l'homme l'avait suivie ; j'ai ressenti qu'elle mettait en scène son récit avec beaucoup de verve, me faisant vivre la montée de son inquiétude. Entrant dans son jeu, je lui ai demandé ce qu'elle avait fait, et sa réponse, sur le ton à la fois de l'évidence et de l'incongruité, m'avait laissée assez perplexe : « ben j'ai fait des textos à mes copines ! ». Évidence pour elle, tant le fameux « texto » semble devenu son principal mode de communication, comme un prolongement transitionnel de tous les possibles et une réponse virtuelle à toutes les questions ; incongruité, parce qu'elle sentait bien, tout de même, que ces petites lettres tapées sur un clavier ne pourraient pas, forcément, faire grand-chose pour elle. Et pourtant si, puisqu'on peut faire l'hypothèse que c'est en se reliant ainsi à ses amies, même virtuelles (elle n'a pas eu besoin de leur réponse pour ce faire), qu'elle a trouvé en elle les paroles qui ont fini par décourager l'importun. Mais l'idée de faire appel à une personne physiquement présente ou d'entrer dans le restaurant ne lui est pas venue. Ou, plus exactement, elle m'a dit qu'elle n'avait pas osé. Ce n'est donc plus dans le monde réel, auprès des adultes présents, possibles substituts parentaux, qu'elle peut trouver une réponse, mais dans les pairs virtuels, possibles et indispensables miroirs d'elle-même.

Dans la deuxième vignette, c'est à nouveau le « texto » qui est en jeu. Dans la nuit du 13 au 14 novembre 2015, alors qu'elle est réveillée par un « fil » de messages lui annonçant les attentats, une autre jeune fille d'une vingtaine d'années, à

laquelle je suis également assez liée et pour qui je tiens un rôle proche de ce que j'ai théorisé sous le terme d'« adulte fictionnel collatéral », c'est-à-dire d'adulte venant en complément des parents proposer des appuis à la construction de ce que j'appelle une « fiction de soi » (Hatchuel, 2009), s'inquiète pour moi car elle sait que je vis pour partie à Paris (elle-même vit en province). Elle m'écrit alors un texto pour me demander de mes nouvelles, texto que je ne trouve que dans l'après-midi, après avoir moi-même lu et écrit plusieurs courriels et passé plusieurs appels afin de tenter de faire face à ce choc émotionnel et de le partager. Je lui téléphone pour la remercier et lui dire que je vais bien, et lui rappelle que je regarde peu mes textos. Elle me dit : « Oui, je sais mais à trois heures du matin j'avais que mon portable sous la main et au moins j'ai pu me rendormir ». J'ai alors fait l'hypothèse à laquelle elle a adhéré, que le fait de m'écrire présupposait d'emblée que j'allais lire le message et donc que j'étais bien vivante. Nul besoin d'attendre la réponse, l'envoi du message en lui-même suffisait à la tranquilliser.

### **Faire face à la solitude**

Nous commençons ainsi à percevoir certains modes de faire du sujet adolescent face à l'angoisse, et notamment l'angoisse de solitude. On peut renverser le schéma proposé par Winnicott (1958/1969) pour construire la « capacité d'être seul » : là où l'auteur souligne que nous construisons notre capacité d'être seul.es à partir de l'intériorisation de la présence d'un autrui qui nous laisse construire un rapport autonome à nos propres activités, le sujet hypermoderne s'isolera de la présence physique d'autrui, se retrouvant ainsi avant tout vulnérable au bombardement de demandes diverses arrivant via ses appareils-écrans. On peut ainsi faire l'hypothèse que l'augmentation des sollicitations induit une plus grande difficulté à « intérioriser l'objet » (au sens psychanalytique du terme), c'est-à-dire à stabiliser intérieurement sa présence et le lien qui nous unit à lui, nous obligeant à le rappeler (dans tous les sens du terme) régulièrement. Le phénomène est particulièrement prégnant pour le téléphone portable, qui tend à devenir une sorte de prolongement du sujet, qu'il s'agisse de le rallumer dans l'avion

avant même que celui-ci ne soit arrêté, de le consulter au cinéma ou de se l'attacher au poignet pour faire son jogging...

Ce faisant, non seulement le sujet ne sait plus être seul, mais il ne sait plus non plus vivre la relation avec des personnes réelles, inondant à son tour la messagerie d'autrui de mails préfabriqués ou pouvant interrompre la conversation en cours pour répondre au téléphone. On peut, par exemple, se reporter au texte écrit « au millimètre » de Yasmina Reza dans *Le dieu du carnage* (2007) et à la mise en scène tout aussi impeccable du film qu'en a tiré Roman Polanski pour saisir à quel point les irruptions répétées et intempestives du téléphone portable interdisent toute construction d'un accord entre les différents protagonistes : dans cet ensemble de rencontres entre deux couples de parents dont les enfants se sont battus et qui cherchent une réparation « à l'amiable » pour le préjudice subi par l'un des deux enfants, la grande trouvaille quasi rythmique du texte et de sa mise en scène est que la sonnerie du portable d'un des deux pères vient régulièrement interrompre la conversation et le fait, à chaque fois, au milieu d'un de ces temps de doute et d'hésitation où la tonalité émotionnelle pourrait prendre une texture différente, empêchant ainsi les relations émotionnelles entre les protagonistes d'évoluer de la méfiance au rapprochement.

### **La confusion intérieur/extérieur**

Les deux vignettes suivantes concernent des événements plus tragiques. En 2002, à quelques mois d'intervalle, deux faits divers faisaient la une des journaux à Vitry-sur-Seine, ville où j'habitais et avais enseigné depuis 1991 : le 26 mai, une Porsche lancée à toute allure (les expertises concluront à une vitesse d'au moins 145 km/h) dans le couloir du bus 183 (particulièrement long et rectiligne) finit sa course dans un abribus et fauche une mère de famille et deux de ses enfants, les tuant sur le coup ; le 4 octobre, une jeune fille de 17 ans, Sohane Benziane, meurt, brûlée vive dans un local à poubelles de la cité Balzac par un jeune homme à peine plus âgé qu'elle, Jamal Derrar. L'émotion ressentie, ainsi que mes liens à mes ancien.ne.s collègues du lycée où j'avais enseigné, m'ont

conduite à m'engager dans la création du « collectif féminin/masculin » et, à ce titre, à animer plusieurs débats avec des jeunes pour évoquer la mort de Sohane. Ces débats, et notamment le sens donné par les jeunes à ces deux événements, m'ont fortement interpellée : pour elles et eux, « Sohane, c'est comme la Porsche [ce sont les adolescent.e.s eux et elles-mêmes qui font le lien], c'était un accident ». Les « sauvageons » de Jean-Pierre Chevènement ont alors quelques années de plus et ce qui me semble prioritaire, pour ces jeunes, c'est d'abord de ne pas être pris.e.s pour des adeptes de la violence gratuite et délibérée. On peut faire des bêtises, on n'en est pas pour autant un meurtrier.

Le souci est que cette volonté de mettre l'accent sur la non-intentionnalité en vient à recouvrir l'acte lui-même, dans une confusion magistralement travaillée par Gérard Mendel (1998) entre ce qu'il appelle l'action (c'est-à-dire l'anticipation de l'acte) et l'acte proprement dit, dans sa rencontre avec la résistance du réel. Nous sommes dans un raccourci proche de celui évoqué dans la deuxième vignette introductive où il s'agissait d'une confusion entre l'acte et son intention. Ici, c'est au « hasard » qu'il faudrait attribuer tout effet non désiré consciemment, au mépris de toute réflexion sur les risques pris : une Porsche roulant à 150 km/h et fauchant trois personnes ou de l'essence renversée sur une jeune fille qui s'enflamme lorsqu'on approche un briquet sont des « accidents » puisque l'intention consciente n'était pas de donner la mort.

Pour ma part, je relie cette confusion entre intention et réalisation à une non-délimitation entre espace psychique interne et réalité externe, ainsi qu'à une évolution du rapport au savoir dont je considère qu'elle fétichise l'abstraction et la théorisation (Hatchuel, 2013b). Nous ne nous fions plus à nos sensations mais aux machines, nous nous habillons en fonction de ce que nous dit le bulletin météorologique et pas en regardant par la fenêtre ou en testant la température extérieure, et un médecin peut affirmer, au vu d'un scanner, qu'une patiente est dans le coma alors que famille et soignante affirment qu'elle est réceptive à la parole. La pensée est sommée de décrire le monde, comme si elle lui préexistait.

Rappelons donc que la théorie n'est qu'un modèle, pas la réalité du monde : « La carte n'est pas le territoire ».

On retrouvera cette même confusion entre intérieur et extérieur dans le besoin croissant de se justifier que l'on peut repérer aussi bien dans les comportements adolescents que dans les nôtres. Plus de refus, plus d'attente, plus de choix responsable si l'autre me sollicite, je me dois de lui répondre à la minute, sauf à avoir une raison que je laisse juger « bonne ». Mais, dans le même temps, ces « explications » imposent à autrui le récit de mes activités et présupposent qu'il s'y intéressera alors que je ne l'ai pas sollicité sur ce point. Chacun.e devient ainsi sommé de coller son désir à celui d'autrui. J'é mets ici l'hypothèse que ces phénomènes ont à voir avec la façon dont se construit, pour chacun.e de nous, l'écart autorisé au discours parental, tel que le théorise Piera Aulagnier (1975). Pour cette auteure, cet écart est soutenu par le fait que le discours du parent ne se présente pas comme celui de l'adulte seul.e mais comme celui du collectif dont le parent se fait « porte-parole ». C'est cette référence au collectif qui me semble de plus en plus absente de la communication médiatisée, comme si le média en prenait la place.

Le phénomène me semble particulièrement prégnant sur les réseaux sociaux, et notamment ceux, tels « Ask.fm » où les internautes se positionnent délibérément comme des êtres anonymes et communiquent en se posant des questions et en y répondant. Plus le nombre de réponses reçues aux questions est élevé, plus le classement (bien entendu public) de celui ou celle qui les a posées augmente. Son succès est, paraît-il, croissant (Belot, 2013) : en 2013, il était devenu le dixième réseau social au monde, et le troisième en France, derrière Facebook et Twitter, en termes de temps passé sur chacun des réseaux, et ce, malgré ses nombreuses dérives, notamment les insultes et harcèlements pouvant pousser au suicide, ou peut-être justement en raison de ces dérives. « On peut voir ce que les gens pensent de soi », dit ainsi un des adolescents interviewés dans l'article de L. Belot. L'anonymat court-circuiterait la référence au groupe : le harceleur.la harceleuse n'est plus un sujet situé et engagé, il devient « les gens », c'est-à-dire l'opinion publique à

lui/elle seul.e. L'écart au discours de l'autre, qui devient ainsi « le monde » à lui seul, se réduit à zéro.

Plus généralement, nous voyons que l'arrivée massive d'informations non hiérarchisées dans un même espace psychiquement en partie assimilé au sujet lui-même (le téléphone, l'ordinateur ou la tablette) entraîne une confusion généralisée, dont je fais l'hypothèse qu'elle court-circuite non seulement le monde physique, mais aussi le groupe et les institutions. L'accélération numérique supprime les temps, les espaces et les outils d'élaboration (notamment les rituels d'entrée et sortie et ce qu'ils aménagent de micro-temps de marge nécessaire au sujet pour retrouver le lien à l'autre) et donc de subjectivation (Hatchuel, 2015).

## **Le sujet, le lien et le monde**

### **Le déni du lien et de la dette et le lien**

Au-delà de ces éléments, je fais avant tout l'hypothèse d'une forme d'hypermodernité qui nous pousserait à dénier notre lien à l'autre, et notamment ce qui en résulte en termes de dette. En effet, comme nous l'enseigne Mauss (1925/2007), la dette constitue un des phénomènes anthropologiques les plus universels. Les conduites humaines traditionnelles passent une bonne partie de leur temps à décider qui doit quoi à qui (pensons à tous les grands textes anthropologiques, de la kula malinowskienne au *Trésors* de Christian Geffray) et le beau texte de Félicie Nayrou (2001) où elle nous fait penser que grandir c'est sans doute, en grande partie, apprendre à faire avec la dette. Or, lorsque la communication est médiatisée, il suffit d'éteindre l'écran pour (au moins provisoirement) se débarrasser du lien et de la dette qui va avec, et je fais l'hypothèse que c'est bien pour s'affranchir de la dette qu'il faut éluder le lien. On peut rompre par texto une relation amoureuse dont on ne sait d'ailleurs pas bien si elle avait démarré, tandis qu'il devient de plus en plus courant de ne pas répondre à un message électronique. On pourrait croire que le sort est réservé aux seuls messages collectifs et autres « pourriels », mais j'ai pu m'entendre répondre, à propos de messages que je leur avais

adressés et par des collègues tout à fait fiables, qu'il n'y avait pas à répondre à mon message puisqu'elles acquiesçaient à ma proposition. Pourrait-on voir émerger une nouvelle loi « silence vaut acceptation » comme une institutionnalisation de la non-réponse qui vaudrait réponse ?

### **La notion d'adresse et de construction de l'adresse**

Ce sujet ainsi « en suspens » en vient à ne plus s'apercevoir qu'il s'adresse à d'autres sujets : nous répondons à nos mails, pas à des interlocuteurs et interlocutrices... Même si, généralement, le lien psychique se renoue à la lecture des messages, les éléments précédents me poussent à penser que le risque que celui-ci se perde existe. C'est pourquoi j'ébauche ici quelques pistes autour de ce que je propose d'appeler la « construction de l'adresse ». Cette notion fait suite notamment à mes propositions précédentes autour de l'« interlocuteur interne » dont la mise en place psychique se ferait préalablement à toute adresse à un interlocuteur précis (Hatchuel, 2013c). Elle rejoint, par exemple, les conceptions de Sophie de Mijolla-Mellor (1999 et 2002) selon lesquelles, pour qu'une angoisse puisse se constituer en énigme, il faut que l'idée même d'une réponse préexiste au sein du psychisme. De la même façon, la notion de construction de l'adresse présuppose qu'avant d'avoir conscience de s'adresser à un sujet, il faut intérioriser le fait que des sujets existent et sont susceptibles de répondre.

La notion d'adresse fait partie de ces notions « parlantes » dans un contexte psychanalytique et qui pourtant n'est constituée comme entrée, ni même comme mot-clé, dans aucun des dictionnaires consultés de ce champ. C'est en psychosociologie qu'elle est le plus travaillée. C'est ainsi, par exemple, que Christian Michelot, dans l'entrée « demande » du *Vocabulaire de psychosociologie* (2006) considère que l'adresse prend place dans le processus de transformation du besoin en demande, en le faisant entrer dans le champ du langage, ce qui expose le sujet au refus. Dans cette acception, l'adresse résiderait donc dans le fait de se représenter un sujet susceptible d'accueillir la demande, mais dans le même temps de la refuser.

Or, nous pouvons considérer, à partir des notions d'intériorisation du bon objet de Mélanie Klein (1968) et de transitionnalité de Donald Winnicott (1975), que c'est parce que l'adulte aura correctement reçu et interprété sa demande que l'enfant construira, peu à peu, l'idée qu'une réponse à sa demande existe, y compris en lui-même, jetant ainsi les bases de toute la créativité ultérieure. L'adresse est donc ce qui nous dit qu'une réponse est possible à notre demande, ce qui soutient notre demande. Or, nous savons qu'une part importante de la problématique adolescente se joue dans l'ambivalence vis-à-vis des figures parentales, dont l'adolescent.e souhaite s'éloigner tout en ayant besoin de les retrouver en cas de nécessité. Dans le cadre de cette problématique, construire l'adresse, ce serait donc, à partir de l'accueil donné aux demandes enfantines par des figures parentales fiables, construire l'idée qu'un autrui auquel on peut s'adresser existe, sans que cet autrui soit immédiatement présent.

Si nous reprenons certaines des vignettes évoquées plus haut, nous pouvons alors estimer qu'avec l'« hyperconnectivité », il ne s'agirait plus de soutenir la demande, mais de la supprimer par une réponse fantasmatique immédiate. « L'adressé.e » tend à devenir non plus un être réel incarné, ou une idée qui prendra forme, mais une sorte d'abstraction qui viendra coller au besoin psychique. La nouveauté ne réside pas dans le fantasme lui-même, mais dans la façon dont il est en quelque sorte « réalimenté » par la technologie. Là où un travail comme celui d'Aniko Sebestény (2013 et 2015) sur les rituels domestiques à Bali nous montre comment le sujet intériorise progressivement l'idée d'un autrui pas tout à fait déterminé auquel il peut s'adresser, ici, cet autrui est convoqué à volonté en allumant et éteignant l'écran.

On peut alors imaginer que le lien lui-même devient virtuel, dans une sorte d'équivalence entre objet et remémoration de l'objet. Le sujet hypermoderne semble ainsi pousser à son paroxysme l'enjeu de la représentation d'objet. Sauf qu'il arrive bien un moment où l'hallucination révèle son caractère virtuel...

## La différenciation des espaces

De Didier Anzieu (1985) à Ludwig Wittgenstein (2006) en passant par Piera Aulagnier (1975, *op. cit.*) et sa notion de pictogramme, nombreux/ses sont les auteur.e.s qui nous montrent que la pensée est d'abord interne, appuyée sur des éprouvés corporels interprétés par un.e porte-parole face auquel le sujet doit se situer, puis, qu'elle se confronte à l'extérieur. L'espace psychique s'étaye sur l'espace physique, dans un premier temps dans le peau à peau, puis sur la découverte du monde physique par le faire (Mendel, *op. cit.*). Or, cette découverte du monde physique se fait de plus en plus ténue : Thibaut Schepman (2014) nous montre ainsi, à travers le simple exemple d'une famille anglaise, comment l'espace concret autorisé aux enfants, et la capacité d'appréhension du risque qui va avec, diminuent au fil des générations.

Ceci nous permet d'introduire la notion d'espace, également polysémique et peu définie mais très utilisée, que je situerai pour ma part à l'articulation des conceptions de Wilfried Bion (1965) et de Piera Aulagnier 1975, *op. cit.* : en termes bioniens, protéger un espace (notamment un espace de travail groupal), c'est protéger les appareils à penser des attaques possibles, tandis que Piera Aulagnier évoque, elle, l'espace comme le lieu « où le Je peut advenir ». Ainsi, on pourrait dire que l'espace se définit avant tout non pas par lui-même mais par ce qu'il rend possible. De leur côté, François Richard et Steven Wainrib (2006) font de la construction d'un espace psychique différencié du monde extérieur l'objet central de leur concept de subjectivation, insistant sur le processus nécessaire (et loin d'être donné d'emblée) pour apprendre à se situer dans le lien à autrui et à soi, et notamment tolérer ses mouvements pulsionnels et ses affects, comme ceux de l'autre.

À partir de ces éléments, je définirai donc un espace comme ce qui permet, au moins momentanément, au sujet de recevoir et faire vivre (voire s'approprier ?) un discours dont il peut identifier l'origine et l'adresse. Il me semble que c'est cela que l'hypermodernité remet en question. En augmentant de façon exponentielle le nombre de nos sollicitations, et notamment le nombre d'autrui avec lesquels nous sommes en interaction, elle

rend de moins en moins possible la construction d'une pensée autonome, en lien mais différenciée de celle d'autrui.

### **Un déni des angoisses fondamentales**

De plus, la perte de la matérialité me semble empêcher toute réassurance face aux angoisses fondamentales. Régine Prat nous indique, par exemple, que « les angoisses essentielles du bébé sont dues à l'éprouvé de perte de la sensation de compression utérine : équivalent à un lâchage, il se traduit par un vécu de chute, sans rien pour se tenir, une chute sans fin. Surgissent des angoisses de liquéfaction, d'éparpillement, d'éclatement, où domine l'éprouvé de l'absence d'une limite contenant qui permette de garder à l'intérieur les contenus corporels » (Prat 2008, p. 69). Ne plus être perdu, ne plus être lâché.e, ne plus être seul.e, c'est l'angoisse fondamentale du sujet humain, qui doit ainsi intérioriser les vécus de portage qui pourront l'aider à élaborer ces angoisses. Ceux-ci, lorsqu'ils se réfèrent au monde extérieur, impliquent de fortes mises en danger de soi puisque le plus intime de nous-mêmes et de nos réassurances court le risque d'être remis en question dès qu'il se confronte à autrui. Nous avons donc besoin qu'une part au moins de ces réassurances puisse « tenir bon », au moins momentanément. Dans une société traditionnelle, le « refoulement du doute » fonctionne parce que, comme le souligne Christian Geffray (*op. cit.*), chacun.e sait qu'il s'agit de « faire comme si ». L'hyper modernité, elle, voudrait nous faire croire que nos constructions sont la réalité, privilégiant l'idée sur le réel, et l'abstraction sur la concrétude, et le refoulement devient ainsi déni. Le monde virtuel rationalisé ne nous permet pas, et permet encore moins aux adolescent.e.s qui s'y immergent de plus en plus tôt, de reconnaître et d'accepter leurs affects négatifs et de les élaborer.

### **Conclusion**

Je fais ainsi l'hypothèse que la virtualisation du monde favorise la confusion des espaces, empêchant l'élaboration de l'ambivalence et d'une séparation/différenciation qui ne soit pas

clivage. Ce faisant, elle induit un rapport différent à la vérité, un collage sans écart propice aux adhésions les plus diverses. Cette difficulté à différencier les espaces autrement qu'en les clivant me semble entraver le souci de l'autre dans sa dimension de continuité. Le sujet, renvoyé à lui-même pour construire ses réponses, « colle » à ce qu'il lit, la cohabitation des registres et la transitionnalité ne sont plus possibles.

C'est pourquoi je plaiderai ici pour ce que j'appellerai une « éducation à la transitionnalité », qui aiderait chacun.e à protéger son espace et celui de la relation : prendre conscience de la différenciation des espaces, des contextes et conditions d'énonciation, du fait que les institutions ne vont pas de soi et doivent, elles aussi, être protégées.

## Bibliographie

- Anzieu, D. (1985). *Le Moi peau*. Paris : Dunod.
- Aubert, N., dir. (2004). *L'individu hypermoderne*. Ramonville-Saint-Agne : Érès.
- Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF.
- Aulagnier, P. (1982). « Condamné à investir », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, XXV, 309-330. Repris dans *Un interprète en quête de sens* (p. 325-358). Paris : Ramsay, 1986.
- Belot, L. (2013). « Ask.fm affole les ados en quête de cyberfrissons », *Le Monde* 03.06.2013.
- Bion, W. R. (1965). *Recherches sur les petits groupes*. Paris : PUF. 1<sup>re</sup> éd. angl. 1961.
- Diet, E. (2003). « L'homme procédural. De la perversion sociale à la désobjectivation aliénante ». *Connexions*, 79, 11-27.
- Geffray, C. (2001). *Trésors. Anthropologie analytique de la valeur*. Paris : Arcanes.
- Hatchuel, F. (1997). « Élèves et enseignant(e)s engagé(e)s dans une pratique volontaire des mathématiques : rapport au Savoir et processus identitaires. Étude clinique d'une innovation » (thèse de doctorat). Université Paris X.

- Hatchuel, F. (2000). *Apprendre à aimer les mathématiques. Conditions socio-institutionnelles et élaboration psychique dans les ateliers mathématiques*. Paris : PUF.
- Hatchuel, F. (2009). « Du rapport au savoir à la fiction de soi : penser, vivre et faire grandir dans un monde incertain. Anthropologie clinique de la transmission » (habilitation à diriger les recherches non publiées). Université Paris Ouest-Nanterre-La Défense.
- Hatchuel, F. (2010). « L'école, lieu de passage et de transmission : un regard anthropologique et clinique ». *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, 9, 105-120.
- Hatchuel, F. (2012). « Soutenir le travail : une posture psychique face au chaos ». *Connexions*, 97, 119-135.
- Hatchuel, F. (2013a). « Investir et grandir : des rituels pour étayer le Je ». *Adolescence*, vol. 1, 2013/3, 135-143.
- Hatchuel, F. (2013b). « Rapport au savoir, besoin de croire et illusions de certitudes. De quelques caractéristiques hypermodernes ». *Nouvelle Revue de Psychosociologie*, 16, 113-125.
- Hatchuel, F. (2013c). « Modalités d'écriture en situation de formation clinique : élaborer le rapport à l'«interlocuteur interne» ». *Cliopsy*, 10, 53-66.
- Hatchuel, F. (2015). « Les rituels : des espaces de marge pour construire sa place ». *Revue Recherches en Éducation*, Hors-série n° 8, 90-100.
- Klein, M. (1968). *Essais de psychanalyse 1921-1945*. Paris : Payot.
- Mauss, M. (2007). *Essai sur le don*. Paris : PUF. 1<sup>re</sup> publication 1925.
- Mendel, G. (1971). *Pour décoloniser l'enfant : sociopsychanalyse de l'autorité*. Paris : Payot.
- Mendel, G. (1998). *L'acte est une aventure*. Paris : La Découverte.
- Michelot, C. (2006). « Notice "demande" ». Dans Barus-Michel, J. Enriquez, E. et Levy, A. (dir.). *Vocabulaire de psychosociologie* (p. 324-328). Toulouse : Érès.
- Mijolla-Mellor, S. (de) (1999). « Les mythes magico-sexuels autour de l'origine et de la fin », *Topiques*, 68, 19-33.

- Mijolla-Mellor S. (de) (2002). *Le besoin de savoir. Théorie et mythes magico-sexuels dans l'enfance*. Paris : Dunod.
- Nayrou, F. (2001). « "Essai sur le don" : l'inquiétante oralité dans l'ombre de la structure ». *Revue française de psychanalyse*, 5, 1507-1519.
- Pascal, B. (1977). *Pensées*. Paris : Gallimard.
- Polanski, R. (2011). *Carnage*. Wild Bunch Distribution.
- Prat, R. (2008). *Maman-bébé : duo ou duel ?* Toulouse : Érès, 2008.
- Reza, Y. (2007). *Le dieu du carnage*. Paris : Albin Michel.
- Richard, F. et Wainrib, S. (2006). *La subjectivation*. Paris : Dunod.
- Sebestény, A. (2013). « L'offrande domestique à Bali : Un ancrage quotidien dans le monde ». Dans Hatchuel, F. (dir.), *Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, regards croisés sur des pratiques familiales* (p. 97-128). Paris : L'Harmattan.
- Sebestény, A. (2015). « Les offrandes domestiques à Bali (Indonésie) comme point d'ancrage de la cohérence cérémonielle balinaise » (thèse de doctorat non publiée). Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Schepman, T. (2014). « Comment on a interdit aux enfants de marcher », *Terraeco*, 25.09. 2014.
- [http://www.terraeco.net/spip.php?page=imprimer&id\\_article=56622](http://www.terraeco.net/spip.php?page=imprimer&id_article=56622)
- Van Vogt, A. E. (1957). *Les joueurs du non-A*. Paris : Gallimard.
- Winnicott, D. W. (1969). « La capacité d'être seul ». Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (p. 325-333). Paris : Payot. 1<sup>re</sup> éd. angl., 1958.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L. (2006). *De la certitude*. Paris : Gallimard.